

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Un grand-père chypriote

De la transmission des connaissances & des expériences de la vie



Par Charalambos Petinos

Quand je pense à mon grand-père maternel, la première image qui me vient à l'esprit est celle qui concerne nos échanges du dimanche midi, après le repas familial pris de temps en temps en commun. L'époque que je vais évoquer dans ce bref récit est celle de la fin des années 1970.

Je suis Chypriote, né dans un village agricole de 600 âmes ; là est née ma mère, là également son père – donc mon grand-père – évoqué dans ce récit. Si j'ai choisi de raconter son histoire plutôt que celle d'un autre de mes grands-parents, c'est parce qu'il m'a marqué.

Comme nous n'avons aucune certitude sur sa date de naissance, restons vagues : il est né aux alentours de 1890. Il est mort en 1991 à un âge avancé. Il s'est marié très jeune, comme c'était l'habitude et les coutumes sociales du début du vingtième siècle dans cette île méditerranéenne. Ma grand-mère s'appelait Myrophora. Ils avaient tous les deux 15-16 ans lorsqu'ils se sont mariés. Ils ont eu en tout 11 enfants dont trois sont morts en bas âge. À la fin des années 70, le grand-père, très âgé déjà, vivait seul, ma grand-mère nous ayant quittés une quinzaine d'années auparavant.

Après donc le repas dominical, nous avions l'habitude de nous rendre au café du village situé à une centaine de mètres de la maison, au centre du village.

Un jour, la marche vers le café se poursuivait dans le silence – pour une fois – et juste avant d’y arriver, mon grand-père s’est retourné vers moi et m’a dit : « Les histoires que je te raconte habituellement sont immédiatement écrites dans des livres, ces livres sont dans des écoles. Je le sais parce qu’il faut que les gens connaissent la vérité et la vie ». Ému, je le regardais et la première chose qui m’est venue à l’esprit c’était : Grand-père, c’est moi qui les écrirai tes histoires. Je te le promets... Il s’est de nouveau arrêté et m’a dit : « Pas nécessaire, elles s’écrivent en même temps que je te parle. » Je n’ai pas répondu... Il faut ici préciser que le grand-père n’a jamais appris à lire et à écrire, mais il racontait merveilleusement des récits de sa jeunesse, fantastiques ou réels, ou encore entremêlés, suivant son humeur.

Mon grand-père voulait transmettre sa vérité. Il a commencé par raconter le récit qui lui tenait le plus à cœur. Le père de mon grand-père a été trompé par un des commerçants du village. C’était au début du siècle dernier... Cette année-là fut calamiteuse ; d’une part la sécheresse extraordinaire, une sécheresse comme on n’en avait jamais vue de mémoire d’homme, a réduit à néant les cultures. Plus de blé pour l’hiver, plus de pommes de terre, plus rien. Le peu de réserves fut rapidement consommé et la grange au grain était désespérément vide. De l’autre côté, mon arrière-grand-père, n’a pu louer sa force de travail. Il n’y avait plus rien à faire dans les champs.

Mon grand-père pris une inspiration profonde, son visage s’est creusé un peu plus. On aurait dit que les sillons de ses rides se sont creusés encore davantage. Il est parti dans un monologue que je n’ai pas osé interrompre. Nous nous sommes installés sur la terrasse du café, un peu à l’écart. Mon grand-père commença : « Cette année-là, j’ai vu pour la première fois mon père se résigner et pleurer. J’avais à peine 10-12 ans et je comprenais qu’il y avait urgence. C’est d’ailleurs à partir de cette année que j’ai commencé à travailler en continu comme journalier de l’autre côté du pays, à une distance d’une semaine à dos d’âne. Mais de cela je te parlerai une autre fois. » Je n’osais pas l’interrompre, j’acquiesçais simplement de la tête.

Le visage de grand-père était sévère et solennel. Il poursuivit : « Cette année-là, au-delà des récoltes inexistantes, la famille s’agrandit avec la naissance d’une fille.

Mon père n’avait d’autre choix que de se fournir à crédit en blé et pommes de terre. Il s’est rendu à plusieurs reprises chez le commerçant en question et à chaque fois il prenait le strict minimum. Le peu de sous qu’il avait et les bijoux en or de ma mère ont été vite liquidés. Que faire dans ce cas ? Pas de travail, pas de rentrée d’argent, pas de solution. »

Une larme a coulé sur sa joue et elle a suivi le chemin tortueux de sa ride la plus profonde jusqu’à la commissure de ses lèvres. Mon grand-père l’essuya et continua : « Nous étions seulement en décembre de cette année et il n’y avait plus de farine, plus rien. Mon père s’est une nouvelle fois rendu chez le commerçant et expliqué son cas, qui était loin d’être unique dans le village. Ce dernier l’a écouté avec une pointe de condescendance, l’œil malicieux. Il a accepté de faire crédit à mon père, le temps que l’hiver passe et que les possibilités d’emploi soient de nouveau présentes. » Grand-père reprit ses esprits et sa respiration devint de nouveau calme : « Mon père ne savait ni lire ni écrire, comme l’immense majorité des paysans à l’époque et comme moi, d’ailleurs. Nous mangions des olives, des féculents, un peu de légumes, un peu de viande provenant le plus souvent du braconnage et de fromage que ma mère faisait elle-même du lait de nos quatre chèvres. De cette façon nous pouvions tromper notre pauvreté ; d’autant plus que mon père demandait une fois sur deux de l’orge – nettement moins chère – afin de ne pas avoir à rembourser un crédit énorme le moment venu. »

Mon grand-père poursuit : « Comme je te disais, mon père ne savait ni lire ni écrire. Le commerçant lui faisait apposer l’empreinte de son pouce en bas d’une feuille où il marquait les achats, la date et le montant dû. Le printemps venu, mon père s’est rendu chez le commerçant pour rembourser son crédit, après un

travail d'un mois comme journalier. Sachant qu'il avait emprunté environ 5 sacs de blé, autant d'orge et de pommes de terre, il s'est présenté avec l'argent nécessaire à ce remboursement. Mais, le commerçant lui a présenté les papiers portant son empreinte lui disant qu'il devait 10 fois plus de produits. Mon père fut étonné, mais il n'y pouvait rien : il a apposé son empreinte sur la feuille sans savoir ce qu'il signait et faisant totalement confiance au commerçant. »

Malgré l'appel au chef du village afin de régler le problème, le commerçant a porté plainte. Le Tribunal, sur la base des documents présentés, ordonna la saisie des biens de mon arrière-grand-père. La suite fut terrible : vente des meilleurs parcelles de terre, vente de l'immobilier ayant une certaine valeur... jusqu'aux olives dans les jarres ont été vendues, m'a précisé mon grand-père.

Mon grand-père poursuit : « Tu ne peux pas imaginer ce que cela représentait pour nous et pour moi en particulier. Je te fais grâce des pleurs et des supplications de ma mère et de mes frères et sœurs plus jeunes. On n'y pense pas à ça, mais nous sommes attachés aux choses, notre histoire est liée à la leur. Nous nous sommes retrouvés dans une maison vide, sans le sou et sans avenir. »

Si j'ai choisi de raconter ce récit, c'est d'abord pour donner la parole à mon grand-père, car je pense profondément que donner la parole à ceux qui ne peuvent la prendre est un acte de résistance et de justice. Ce récit peut paraître naïf et terriblement commun ; cela demeure néanmoins l'histoire, la vraie, de ma famille, histoire qui a hanté des dizaines de vies par la suite et que l'on se chuchotait entre nous. C'est aussi tout simplement pour témoigner de l'évolution extraordinaire qui a vu le monde méditerranéen passer de pratiquement l'âge de pierre au vingt-et-unième siècle.

Que de changements... Mon grand-père analphabète et ayant payé un lourd tribut à cause de cet handicap, a, dans sa grande vieillesse, compris qu'il fallait transmettre les connaissances : ce qu'il a fait oralement, espérant au fond que cela se transmette aux plus hautes sphères de l'intelligence, doit, j'estime, lui survivre. Lui-même, jeune, a, d'ailleurs, reproduit le schéma qu'il connaissait : seuls ses garçons ont fréquenté l'école publique, juste le temps nécessaire d'apprendre à lire et à écrire ; les filles devaient rester loin des réalités et des tentations, donc elles n'ont pas fréquenté l'école.

La suite fut, pour la famille élargie, une course à l'éducation : les générations qui ont suivi, donc les petits-enfants du grand-père ont connu une toute autre expérience avec énormément de jeunes qui ont fréquenté l'université.

Quand, aujourd'hui, une trentaine d'années après la mort de mon grand-père, je me retourne vers le passé, je n'ose mesurer ce qui a été fait en un peu plus d'un siècle. Mon grand-père, qui était déjà adulte lorsqu'il a vu circuler la première voiture automobile, n'aurait jamais pu imaginer le monde actuel. Nous-mêmes, avec toutes nos prétentions à la connaissance et peut-être notre arrogance démesurée, ne pouvons imaginer le futur avec toutes les discussions et recherches à la mode sur l'« humain augmenté », pour ne citer que ce qui peut encore être considéré comme extraordinaire dans notre monde blasé et en perpétuel mouvement. Nonobstant, le changement a toujours été présent ; les techniques ont changé, les moyens également, mais les mentalités et le comportement nous renvoient toujours à notre nature humaine. Contentons-nous, par conséquent, de remettre les lumières et l'humanisme au centre de nos préoccupations, le reste viendra... Au fait, je suis fier de porter le même prénom que mon grand-père.

Permettez-moi de rajouter un dernier mot : l'histoire de l'humanité est faite de toutes petites histoires, insignifiantes pour les uns, importantes pour les autres...

